5.

NOTE

SUR

L'ANTHRAKOKALI

ET SUR L'EMPLOI DE CE NOUVEAU MÉDICAMENT

DU DOCTEUR POLYA

DANS LES AFFECTIONS HERPÉTIQUES;

PAR

Maximilien-Maurice Jacobovics,

Docteur en médecine, etc.

PARIS,

IMPRIMERIE DE FÉLIX MALTESTE ET Cie,

RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR, 18.

1840.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

Le nombre des médicamens recommandés dans un certain ordre de maladies se trouve toujours en raison directe de la difficulté de les guérir.

Ainsi, dans la matière médicale vous ne trouverez pas une seule substance qui n'ait été vantée contre les affections cutanées. Certes, si l'on doit s'attendre à des échecs nombreux, en faisant de chaque médicament une panacée, on aura, au contraire, d'éclatans succès en appliquant certains remèdes à certains cas particuliers, où leur efficacité a été prouvée par la raison et par l'expérience.

Une nouvelle préparation contre les affections herpétiques a

été inventée et publiée par M. le docteur Polya, de Pest. Les beaux succès qu'il a obtenus de ce nouveau médicament ne sauraient se démentir entre les mains des autres praticiens, s'ils l'emploient avec toutes les précautions, aidées du régime rigoureux recommandé par son inventeur.

Pour porter plus vîte à la connaissance des médecins cette nouvelle ressource des dermatologues, j'ai fait un extrait du travail de M. Polya, article qui a été inséré dans la Gazette médicale de Paris (voir les numéros du 29 février et du 21 mars).

Il n'est guère contesté chez nous que la gale invétérée n'exerce une influence remarquable sur le développement futur de quelques affections cutanées. Mais en France et en Angleterre il y a beaucoup de médecins qui soutiennent l'opinion contraire. Il m'a donc paru d'autant plus convenable d'exposer quelques raisons qui mettent cette influence hors de doute que M. le docteur Polya n'en parle dans son ouvrage que comme d'un fait qui n'a pas besoin de preuves.

Du reste, dans cette publication, je n'ai eu en vue que de propager la connaissance d'une médication nouvelle, dont on a eu des succès si nombreux, et de faire connaître aussi en France les beaux travaux de mon honorable compatriote.

Paris, au mois de février 1840.

EXTRAIT DE LA GAZETTE MÉDICALE DE PARIS.

NOTE

SUR

L'ANTHRAKOKALI

ET SUR L'EMPLOI DE CE NOUVEAU MÉDICAMENT

DU DOCTEUR POLYA

DANS LES AFFECTIONS HERPÉTIQUES.

M. le docteur Polya, praticien distingué de la ville de Pest, a publié, en 1837, les résultats de ses observations et expériences cliniques sur l'emploi d'un nouveau remède, nommé anthrakokali, dans le traitement des maladies chroniques de la peau (1). Sa position spéciale de médecin en chef d'un hôpital secondaire, où tous les ans 650 à 700 malades sont reçus, et dont un très grand nombre présente des affections cutanées chroniques, lui a permis de vérifier les bons effets de ce nouveau traitement

(1) OBSERVATIONES DE HERPETE, EJUS COMPLICATIONIBUS, ET REMEDIO NOVO ANTHRAKOKALI; scripsit JOSEPHUS POLYA, med. doct., lib. reg. civitatis Pest physicus nosocomii civilis medicus ordinarius, societatis eruditorum Hung. membrum correspondens, etc.
Pestini, 1837.

dans ce genre de maladies, dont la guérison radicale, dans la majorité des cas, est toujours restée un problème très difficile ou impossible à résoudre, même pour les praticiens les plus habiles.

Les faits choisis et les vues pratiques qui ont été publiés par M. le docteur Polya sont les fruits d'un travail assidu et impartial de plus de trois ans.

Comme les vrais observateurs de tous les âges, lui aussi a eu maintes fois l'occasion de constater :

1° Qu'un grand nombre de maladies de la peau sont héréditaires;

2° Qu'elles se montrent réfractaires très souvent au traitement le mieux dirigé ;

3° Qu'elles se reproduisent avec une facilité et une opiniâtreté désespérantes ;

4° Qu'après leur disparition spontanée, ou produite par les moyens de l'art, se développent souvent des affections dangereuses des organes internes.

Ces faits importans, qui se répètent tous les jours, l'ont conduit à admettre un vice interne, une diathèse particulière, qui produit et entretient un grand nombre de maladies de la peau.

En examinant les antécédens de ces affections, les succès et les échecs qu'il a eus dans leur traitement, il a trouvé :

1° Que beaucoup de maladies de la peau se développent sans cause appréciable ;

2° Que la gale avait souvent précédé le développement de quelques-unes de ces maladies;

3° Que beaucoup d'entre elles naissent et persistent sous l'influence des vices syphilitiques et scrofuleux.

De plus, le même praticien s'est convaincu :

1° Que les maladies de la peau qui succédaient à la gale ont été avantageusement modifiées, et quelquefois même elles ont disparu par l'usage interne du soufre; nombre de fois elles ont récidivé, n'affectant plus leur forme primitive, mais présentant la modification que leur avait d'abord imprimée le traitement sulfureux ;

2° Les maladies de la peau qui se sont développées sous l'influence du virus vénérien sont souvent modifiées par un traitement mercuriel ; mais dans beaucoup de cas on ne parvient pas à guérir radicalement ces affections compliquées, à l'aide du mercure seul ;

3° La scrofule, qui occasione si souvent des maladies cutanées, cède dans un grand nombre de cas à l'emploi bien réglé de l'iode et des préparations iodurées : les engorgemens des glandes du cou, des aînes, etc.;

même les affections des os s'améliorent, ou se guérissent; mais l'affection de la peau reste souvent telle qu'elle était, et, à l'heure qu'il est, la dartre rongeante scrofuleuse résiste aux traitemens usités avec une opiniâtreté presque invincible.

Les observations signalées portent à croire que, dans les éruptions syphilitiques, scrofuleuses et psoriques, ce n'est pas seulement le virus spécifique de ces maladies constitutionnelles qui engendre et entretient les affections de la peau, mais qu'il faut encore admettre une diathèse spéciale, qui les rend réfractaires aux remèdes propres, d'ailleurs, à guérir la gale, la syphilis, la scrofule.

Les remèdes qui agissent comme spécifiques dans ces trois ordres de maladies sont le soufre, le mercure et l'iode.

Pour avoir donc des résultats plus heureux dans la guérison des maladies cutanées, il fallait découvrir un remède qui agît comme spécifique contre le vice dartreux, un remède qui excitât une réaction générale et spéciale pour rétablir l'état normal dans l'organisme en général et dans la peau en particulier.

Pour atteindre ce but, M. le docteur Polya employa pendant quelque temps le soufre et le soufre doré d'antimoine, jusqu'à ce qu'une réaction générale (caractérisée par l'accélération du pouls, par l'odeur sulfureuse de la transpiration cutanée) se fût déclarée; cette réaction provoquée, il donna le carbure de fer (graphites), ou le charbon de terre (lithantrax), jusqu'à la dessiccation des plaques dartreuses.

Cependant cette méthode exigeait beaucoup de temps et ne répondait pas entièrement à son attente. Le charbon de terre, il est vrai, lui semblait avoir plus d'efficacité; or, pour augmenter ses bons effets, M. le docteur Polya chercha à le rendre plus soluble, et de là naquit l'idée d'une nouvelle préparation chimique, savoir, celle d'une solution du charbon de terre dans la potasse caustique; et cette nouvelle préparation, introduite dans la pratique, a surpassé toutes les espérances qu'il en avait conçues. Voilà ce qu'il en dit dans sa brochure (§ LXXI-XCII) :

PRÉPARATION DE L'ANTHRAKOKALI.

L'anthrakokali (d'ανθραξ, charbon, et *kali*, potasse) est une solution de la houille dans la potasse caustique.

On emploie l'anthrakokali simple et l'anthrakokali sulfuré.

Pour la préparation de ces remèdes on a besoin :

1° Du charbon de terre (*lithantrax niger*), celui que l'on trouve

près du Pécs (*Quinque-Eclesiæ ; Fünf-Kirchen*), en Hongrie, semble le meilleur à M. le docteur Polya ;

2° De la chaux éteinte, ou hydratée (*calx extincta s. hydrata*) ;

3° Du carbonate de potasse (les deux derniers pour la préparation de la potasse caustique) ;

4° Des fleurs de soufre lavées.

L'anthrakokali simple est préparé de la manière suivante :

On dissout le carbonate de potasse dans 10 ou 12 parties d'eau bouillante ; dans cette solution on jette successivement autant de chaux éteinte qu'il en faut pour mettre la potasse à nu. La solution ainsi obtenue ne contient que la potasse caustique ; aussi l'eau de chaux ne peut y produire aucun trouble et les acides aucune effervescence. Ce liquide filtré, on le met de suite sur le feu, dans un vase de fer, et on le laisse évaporer, jusqu'à ce qu'il ne se forme plus d'écume et d'effervescence, et que le liquide présente une surface unie comme l'huile ; à cette potasse caustique on mêle en agitant la poudre porphyrisée du charbon de terre à la dose de 160 grammes de charbon pour 192 grammes de potasse. On retire alors le vase du feu et on continue d'agiter la préparation avec un pilon, jusqu'à ce qu'elle se soit convertie en une poudre noire homogène. On renferme cette poudre dans des flacons préalablement chauffés, et on les conserve dans un lieu sec.

Pour obtenir l'anthrakokali sulfuré, on prend 16 grammes de soufre, que l'on mêle exactement avec le charbon de terre, et on fait dissoudre ce mélange dans la potasse caustique de la manière indiquée ci-dessus.

CARACTÈRES PHYSIQUES DE L'ANTHRAKOKALI.

L'anthrakokali est une poudre noire, très ténue, communiquant sa couleur au doigt appliqué sur elle, d'une saveur sous-alcaline, âcre, produisant sur la langue une sensation de brûlure. L'anthrakokali simple est inodore ou d'une odeur de suie; l'anthrakokali sulfuré est d'une odeur hydrocyanique ; exposée au contact de l'air, la poudre en absorbe l'humidité (sans s'y liquéfier), et ses molécules deviennent cohérentes; dans un air sec elle perd son humidité et sa saveur alcaline.

Elle est très soluble dans l'alcool et dans l'eau, sans changement de température. La solution préparée à froid (soit récente, soit exposée plusieurs jours à l'air) et filtrée, est d'une couleur brun-noirâtre; mise dans un vase mince, et placée entre l'œil et la lumière, elle est transparente ;

dans un vase plus large, elle perd sa transparence, tout en conservant sa limpidité.

La couleur de la solution de l'anthrakokali sulfuré est d'un vert noirâtre. La saveur de ces solutions est douce.

Une petite quantité de ces solutions versée sur une plaque de verre est transparente, d'un brun clair; si l'on y ajoute quelque acide minéral, des flocons noirs pulvérulens ne tardent pas de s'en séparer, et se prennent en masse peu à peu; c'est le charbon qui était dissous dans la potasse.

La température du bain Marie n'imprime aucun changement à ces solutions; elles affectent les papiers de tournesol comme la potasse libre. Les acides n'y produisent qu'une légère effervescence.

Le précipité charbonneux qui se forme dans la solution aqueuse est très noir et insipide.

En mêlant de l'anthrakokali à l'alcool et en l'enflammant, il brûle à la fin de la combustion avec une flamme couleur cobalt et l'on a un résidu de potasse et de charbon de terre.

ACTION DE L'ANTHRAKOKALI SUR L'ORGANISME EN GÉNÉRAL, ET SUR LES AFFECTIONS HERPÉTIQUES EN PARTICULIER.

On administra à un individu bien portant 50 centigr. de l'anthrakokali dans l'espace de dix heures, et trois bouillons pour toute nourriture. Il s'en suivit un orgasme général, accompagné de cuisson à la peau, d'élévation du pouls et de brisement des membres. La nuit suivante une sueur abondante abattit ces phénomènes d'excitation. Le lendemain, la sueur devint visqueuse, et il y eut des évacuations alvines de matière noire. La transpiration cutanée continua d'être augmentée les deux jours suivans. Tels furent les phénomènes remarquables de cette médication.

Quand les fonctions digestives étaient en bon état, M. P. a administré ce médicament sous la forme suivante dans les maladies de la peau :

Rp. Anthrakokali simplicis..... 10 centigramm.
Pulveris rad. liquiritiæ..... 25 —
m. f. pulv. æquab. d. pro dosi.

Et chaque malade prenait trois à quatre des doses ci-dessus par jour.

Quelques-uns, dès la première nuit, éprouvèrent des chaleurs passa-

gères, avec accélération du pouls, suivies de sueurs générales plus ou moins copieuses, avec sensation d'ardeur à la peau. Le plus grand nombre ne fut pris de ces symptômes que du cinquième au septième jour; d'autres même du quatorzième au quinzième; le plus petit nombre enfin le trentième jour environ.

Ces sueurs sont ordinairement chaudes, quelquefois pourtant elles sont froides, et elles reviennent plus ou moins longtemps, le matin surtout, bien que les malades soient couchés sur la paille et légèrement couverts; et, chose digne de remarque, ces sueurs n'entraînent à leur suite ni faiblesse ni pâleur; loin de là; le corps se sent allégé, plus dispos, et le teint de terreux qu'il était devient plus clair et plus vif.

Ces sueurs *générales* ont un nombre indéterminé de nuits; lorsqu'elles ont cessé, le malade en éprouve encore de *partielles*, qui sont chaudes ou froides et reviennent pendant un temps plus ou moins long. Les sueurs locales affectent surtout les parties atteintes de l'éruption; cependant c'est sous les aisselles, sur les mains, les jambes, sur le talon et le dos du pied, et sur les parties génitales qu'on les rencontre le plus ordinairement; elles durent souvent jusqu'à l'extinction de la maladie. Néanmoins, on a vu un très petit nombre de malades n'éprouver de sueurs ni générales ni locales.

Les sueurs décrites constituent l'action *générale* du remède sur l'organisme.

Aussitôt que les sueurs nocturnes apparaissent, les plaques dartreuses augmentent, deviennent plus rouges et secrètent davantage; bien plus, on voit apparaître de nouvelles éruptions accompagnées de prurit nocturne, ou bien le malade est tourmenté par une urticaire ou par un érysipèle. Chez quelques malades, il se développe la nuit sur divers points des vésicules prurigineuses qui disparaissent le matin, et l'absence de l'épiderme déchiré par les doigts du malade n'en laisse voir que les traces.

Après que ces phénomènes de réaction locale ont duré un certain nombre de jours, le prurit, la rougeur, la sécrétion morbide de l'éruption diminuent, et quand la dartre est sans complication, l'amélioration en est manifeste. Cependant si la maladie est très intense, malgré cette rémission, on voit souvent, dans un délai plus ou moins court, la rougeur, le prurit et la sécrétion renaître avec plus d'activité, et peu à peu la maladie reprend son premier état, ou bien l'amendement se prononce; et, chose étrange, ces exacerbations reviennent très souvent au retour de la pleine lune, soit par quelque influence inconnue ou par simple coïncidence.

La réaction générale et locale que nous venons de signaler ne suffit pas

pour amener la guérison de l'éruption; mais il faut ordinairement que la réaction devienne fébrile, qu'elle soit accompagnée de fièvre dont le travail spécial (*reactio medicinalis specialis*) est à même de produire ce résultat. Pour provoquer cette fièvre réactive, on doit continuer l'usage de l'anthrakokali, bien au-delà de la cessation des sueurs, jusqu'à saturation complète de l'économie.

Il faut donc distinguer deux effets dans cette médication : l'un *général* qui se manifeste par les *sueurs*, et l'autre tout *spécial*, qui est annoncé par la *réaction fébrile*.

Sous l'influence de la réaction fébrile, l'éruption, qui paraissait être à son déclin, reprend une nouvelle activité et présente tous ses caractères à un degré plus élevé; à mesure que la fièvre s'apaise, l'éruption diminue et la guérison fait des progrès lents mais sûrs.

La réaction générale produite par l'anthrakokali est tantôt bénigne, modérée, et tantôt violente, énergique. Dans le cas d'une réaction modérée on peut continuer le remède; mais, dans le cas contraire, il faut le suspendre, et souvent même on est obligé d'amortir ses effets par l'emploi du nitre.

Les organes digestifs ne s'affectent qu'au début de la réaction; plus tard, quoique la vitalité du système sanguin soit toujours plus ou moins exaltée, les fonctions des autres organes restent toujours à l'état normal.

Le retour de la fréquence et de la force normale du pouls indiquent la fin de la réaction spécifique; et si l'éruption disparaît, sans plus revenir sous aucune forme, sans entraîner à la suite des affections des organes internes, c'est une preuve que la réaction qui a précédé ce changement a été la réaction véritable (*reactio genuina*), et non point une fausse réaction, un mouvement fébrile, comme on en voit souvent après un écart de régime.

De tout ce qui vient d'être avancé, il résulte :

Que dans les dartres, l'anthrakokali possède la vertu d'exciter une réaction générale et locale, et une expérience de trois années a prouvé l'efficacité de ce remède pour la guérison radicale de ces maladies. Appuyé sur ces faits, M. le docteur Polya dénonce l'anthrakokali comme un *spécifique anti-dartreux*.

L'anthrakokali ne détruit pas l'appétit, mais il le régularise. Une dose de 40 centigrammes dans les vingt-quatre heures, si elle est accompagnée d'un écart de régime, détermine facilement une fièvre intense, avec des vomissemens et une diarrhée bilieuse. La constipation ne suit jamais les sueurs provoquées par ce remède.

L'urine dans quelques cas est augmentée; d'autres fois, elle offre un

sédiment terreux, abondant, coloré en bleu et adhérent aux parois du vase.

Si l'on en continue l'usage, les selles sont bientôt colorées en noir.

AVANTAGES DE L'ANTHRAKOKALI SIMPLE.

Les effets de l'anthrakokali simple sont plus lents que ceux de l'anthrakokali sulfuré; or la dartre étant une maladie purement végétative, et ne pouvant être guérie que par une modification de cette végétation, modification qui ne s'opère que très lentement, il s'ensuit qu'à l'anthrakokali sulfureux on doit préférer l'anthrakokali simple, dont l'action est beaucoup plus lente, et partant plus sûre.

L'emploi de l'anthrakokali sulfuré est avantageux dans les dartres qui sont les suites ordinaires de la gale; mais par son action rapide il pourrait facilement induire en erreur le malade qui, à la disparition de l'affection cutanée, se croit guéri, et le médecin, qui se flatterait d'avoir opéré une cure radicale.

DURÉE DE LA CURE.

Le temps pendant lequel on doit continuer l'anthrakokali est déterminé d'après la susceptibilité, et l'âge du malade, l'état de simplicité ou de complication de la maladie, et la stricte observation du régime ; car de ces circonstances diverses dépend essentiellement l'apparition de la fièvre de réaction.

Si le malade est encore jeune, son régime végétal , et si les sueurs se déclarent peu de jours après l'emploi du remède, cette réaction salutaire ne manque pas d'apparaître dans les six premiers mois.

Si l'individu est âgé de 40 à 60 ans, il faut quelquefois continuer le remède douze et dix-huit mois pour arriver à la réaction désirée.

Si la guérison se fait ainsi attendre des mois et des années, cela tient à la nature de la maladie. Les malades traînent ces affections de longues années, quand elles dépendent d'une diathèse herpétique; donc pour guérir radicalement cette diathèse, il faut renouveler l'économie tout entière; or, pour quiconque a étudié attentivement les fonctions de l'organisme, il est évident que cette modification de l'économie ne peut être l'affaire de quelques jours.

INDICATIONS ET CONTRE - INDICATIONS.

Si une fièvre accidentelle survient à un dartreux, il est important de ne point lui administrer l'anthrakokali; car cette fièvre étant toujours accompagnée de quelque sécrétion critique, le remède pourrait troubler cette sécrétion et exaspérer la maladie; si le mouvement fébrile est suscité par l'affection dartreuse elle-même, le remède serait encore nuisible, en augmentant l'irritation; en effet, ces fièvres sont ordinairement très intenses, et l'énergie du médicament ne ferait qu'ajouter à l'excitation du système sanguin; alors la fièvre, loin d'être diminuée par cette médication intempestive, serait accrue, et il en résulterait un danger plus ou moins grand pour l'économie.

Ce remède sera donné avec avantage toutes les fois que le malade sera sans fièvre, et que ses fonctions digestives ne seront pas trop dérangées.

Son usage n'exclut point l'administration du soufre ou du mercure, qui lui sont même associés avec avantage dans les dartres scabieuses ou syphilitiques.

DU RÉGIME.

Il est reconnu que la diète seule peut suffire pour opérer la cure de certaines maladies végétatives; aussi les tendances anormales de la nutrition ne peuvent-elles être mieux réprimées que par la privation des alimens dans une certaine mesure; d'où il suit que pour la guérison des dartres, et pour favoriser l'action de l'antrakokali, la diète est de rigueur; un régime purement végétal, sans assaisonnement, et dans lequel on fait entrer une certaine quantité de sel commun, aide puissamment l'action de l'anthrakokali; tous les acides et viandes sont nuisibles; mais l'usage de l'eau est très utile.

Les écarts de régime donnent lieu fréquemment à une fièvre bilieuse accompagnée d'érysipèle. Les malades doivent être très réservés à cet égard à l'approche de la réaction, puisque le moindre écart de régime est suivi d'une fièvre gastrique plus opiniâtre qu'à l'ordinaire, et qui, comme l'a souvent observé M. le docteur Polya, augmente la diathèse morbide; or, après trois récidives de cette fièvre, la maladie se montre réfractaire à tout remède pendant longtemps. Pendant ces fièvres, les plaques dartreuses s'étendent: celles qui sont ulcérées sécrètent un pus de mauvaise nature, et détruisent les chairs; alors même la gangrène enva-

hit les ulcères dartreux aussi facilement qu'elle attaque toutes les autres solutions de continuité après des fautes de régime.

Pour obtenir de l'anthrakokali tout le succès que l'on doit en espérer, il faut tenir le corps dans une température douce et uniforme. Dans la chambre, pendant la journée, les malades doivent être légèrement vêtus, comme ils le sont habituellement; mais s'ils sont obligés de s'exposer aux vicissitudes de l'atmosphère, ils doivent avoir grand soin de s'habiller chaudement. Pendant la nuit, à cause des sueurs, tout le corps, à l'exception de la tête, doit être parfaitement couvert, et le malade ne doit changer de linge qu'après la fin des sueurs.

M. le docteur Polya a vu, dans un cas, une hydropisie générale succéder à un refroidissement, hydropisie qui disparut toutefois en peu de jours, sous l'influence des sueurs abondantes provoquées par la continuation du remède.

REMARQUES PRATIQUES.

L'efficacité de l'anthrakokali se manifeste donc par son action générale sur la peau. Il n'est pas à ma connaissance, dit le docteur Polya, qu'aucun remède agisse aussi énergiquement sur cet organe; mais il a de plus une action spéciale contre les dartres, dont il produit la guérison plus sûrement qu'aucun des remèdes jusqu'ici connus, en vertu de la réaction générale et locale qu'il provoque, réaction qui a pour effet l'élimination du vice herpétique.

Nous ferons observer cependant que l'anthrakokali n'est un spécifique que dans les dartres simples, et non point dans les dartres compliquées d'autres diathèses morbides, diathèses qui requièrent chacune l'emploi de leur remède approprié, savoir : le soufre dans la gale, le mercure dans la syphilis, l'iode dans les affections scrofuleuses, etc.

Il faut donc, quand on veut entreprendre le traitement, déterminer avant tout si la dartre est simple ou compliquée. Or, quand on étudie avec attention les caractères généraux des affections cutanées qui sont sous la dépendance d'une diathèse particulière, comme l'indiquent leur forme, leur siége, leur coloration, etc., on les trouve bien rarement exemptes de complication; il est donc nécessaire de traiter concurremment, ou successivement la dartre et la diathèse générale, qui la complique.

Quand la dartre est simple, l'anthrakokali simple suffit, et M. le docteur Polya l'emploie selon la formule suivante :

Rp. Antrakokali simplicis..... 10 centigr.
Pulveris rad. liquiritiæ, vel.
Magnesiæ carbonicæ..... 25 centigr. m. f. pulv. d. pro dosi sign. : trois de ces doses par jour.

Dans la dartre compliquée de gale, l'anthrakokali simple ou sulfureux est uni aux fleurs de soufre :

Rp. Antrakokali simplicis, vel sulfurati..... 10 centigramm.
Florum sulfuris lotorum..... 25 —
Magnesiæ carbonicæ, vel pulv. rad. liquirit.... 15 — m. f. pulv., etc., ut supra.

Les dartres syphilitiques exigent l'emploi de l'anthrakokali et du mercure; s'il y a des ulcères syphilitiques primitifs, ou une blennorrhagie syphilitique, on se sert du calomel, ou bien du mercure soluble de Hahnemann :

Rp. Anthrakokali simplicis..... 10 centigramm.
Calomel, vel mercurii solubilis Hahnem. 1 à 2 —
Pulv. radicis liquiritiæ..... 15 — m. f. pulv., etc., ut supra.

Mais si la syphilis est constitutionnelle, on donne en outre séparément des pilules de sublimé corrosif.

Rp. Deutochloridi hydrargyri..... 5 centigramm.
Solv. in s. q. spirit vini..... soluto adde.
Extracti liquiritiæ solidi..... q.s.ut f. pil. 20, consperg. pulv. liq. d.

Chaque jour, le malade prend cinq de ces pilules après son dîner, et tous les trois jours on augmente de deux, jusqu'à ce qu'il ait pris douze grains de sublimé, comme d'après la méthode de Dzondi; avec ces pilules, on emploie aussi l'anthrakokali seul, ou combiné aux fleurs de soufre, selon les formules ci-dessus.

La dartre développée tout à la fois sous l'influence du virus syphilitique et psorique cède à l'emploi combiné de l'anthrakokali, des fleurs de soufre et du mercure, dont on aide l'effet par des tisanes sudorifiques.

M. le docteur Polya combat la lèpre par l'anthrakokali et l'antimoine :

Rp. Anthrakokali simplicis, vel sulfurati..... 10 centigrammes.
Sulfuris aurati antimonii, vel antimonii crudi..
Magnesiæ carbonicæ, vel pulv. rad. liquir..... ana 15 centigr. m. f.
pulv. d. doses tales, tres pro die.

Quand la dartre est compliquée d'une diathèse cancéreuse, on combine l'iode à l'anthrakokali et aux fleurs de soufre :

Rp. : Iodii puri..... 5 centigr.
Hydroiodatis kali.... 10 centigr.; solve in.
Aquæ destill. simpl... 64 gramm.; d.

On commence par quatre gouttes matin et soir, et chaque jour on augmente de deux, jusqu'à concurrence de 10 à 14 gouttes, dose que l'on continue matin et soir.

Les succès que l'on obtient dépendent surtout du bon diagnostic quant aux complications qui jouent le rôle de cause, et du choix judicieux du remède. Or, les complications se manifestent quelquefois en même temps que la maladie; d'autres fois, pendant son traitement, et après que l'on a triomphé de l'une des diathèses, qui tiennent la maladie sous leur influence; aussi les formules très composées, citées plus haut, sont-elles commandées par la nécessité.

En étudiant les effets du mercure, du soufre, de l'iode, de l'antimoine, du charbon de terre employés isolément M. le docteur Polya a observé :

Que des maladies de même forme, traitées par des remèdes différens, chez divers individus avaient subi des *modifications différentes*, ou bien étaient *restées stationnaires*.

Dans le premier cas, sous l'influence de certains remèdes, du mercure, du soufre, de l'antimoine, etc., la forme de la maladie a éprouvé quelque modification, et cette forme secondaire revêtue par la maladie se montrait réfractaire à l'action du même remède continué après cette transformation, d'où le docteur Polya a jugé qu'une partie du principe morbifique avait été expulsée, et l'une des causes immédiates de la maladie neutralisée; il a dû en conclure que cette nouvelle forme de la maladie, qui dès lors se montrait rebelle à un remède si efficace d'abord, exigeait dorénavant un autre mode de traitement. Sur ces données, il mit en usage un autre moyen, que son expérience, les antécédens et l'aspect actuel de la maladie lui firent juger le plus opportun. Par là, il apporta encore d'heureux changemens à la forme de la maladie, et ces effets et le raisonnement le convainquirent alors que telle forme des maladies dartreuses exigeait plusieurs remèdes différens pour être conduite à la guérison.

Dans le second cas, le traitement n'ayant produit aucune modification, l'auteur en a conclu que le remède employé n'avait rien de spécifique contre la maladie.

Après de longs tâtonnemens et de fréquentes erreurs, après avoir changé souvent d'opinion sur la nature de certaines formes morbides, après avoir dirigé différens traitemens contre chacune d'elles, M. le docteur Polya est arrivé à déterminer les diverses complications des dartres et les remèdes spéciaux de chaque cas particulier.

ACTION DE L'ANTHRAKOKALI DANS LES SCROFULES ET LES RHUMATISMES.

Les effets salutaires de l'anthrakokali dans les affections dartreuses ne se sont pas démentis lorsqu'on l'a appliqué au traitement d'autres maladies, surtout des *scrofules* et des *rhumatismes chroniques*.

Plus les *scrofules* se sont montrées rebelles à l'iode, au mercure, au soufre, au chlorure de Baryum et de Calcium, plus elles ont cédé facilement à l'anthrakokali. Ainsi les ganglions lymphatiques à l'état de vive inflammation passent rapidement à la suppuration, et si l'on en fait l'ouverture dès que la fluctuation y est évidente, il en sort un pus de bonne nature, la détersion et la cicatrisation en sont beaucoup plus promptes que par aucun autre moyen; si l'abcès est percé et la peau intacte, le pus en est souvent résorbé.

Obs. — Un jeune cordonnier, âgé de 17 ans, portait depuis deux ans, sur la partie latérale droite du cou et sous le maxillaire du même côté, des glandes dont le volume est devenu très considérable; plusieurs étaient ulcérées et formaient des sillons sinueux, qui avaient disséqué la peau du cou. L'usage du soufre et de l'iode pendant trois mois n'avait fait qu'accroître les progrès du mal. Soumis à l'usage de l'anthrakokali en deux mois de temps toutes les tumeurs disparurent, et deux d'entre elles qui entraient en suppuration furent résorbées.

Les *concrétions tophacées* que la goutte laisse à sa suite et les *tumeurs articulaires rhumatismales* cèdent aussi promptement à l'usage de l'anthakokali, surtout quand on seconde son effet par l'administration des bains chauds. Son emploi a toujours été suivi d'heureux résultats dans les hydropisies articulaires, surtout du coude et du genou, pourvu toutefois que le liquide n'eût point encore passé à l'état purulent.

Entre autres observations, le docteur Polya cite les cas suivans :

Obs. I. — Un cocher, âgé de 32 ans, fut débarrassé en quinze jours de concrétions arthritiques accumulées sur la face dorsale de la main et des doigts.

Obs. II. — Dans l'espace de cinq semaines, un écuyer, âgé de 40 ans, fut délivré de semblables tumeurs, qui couvraient le carpe, le métacarpe, le pourtour du genou gauche et le tarse.

Obs. III. — Une fille de 30 ans, qui avait les doigts des pieds et des mains extraordinairement déformés par de pareilles nodosités, fut guérie en vingt-quatre jours par l'emploi de l'anthrakokali, et les bains sulfureux de Bude.

Obs. IV. — Une autre jeune fille de 22 ans, qui était tourmentée de douleurs ostéocopes, et dont le genou gauche était déformé par un abondant épanchement de synovie, obtint sa guérison en trois semaines.

Obs. V. — Un homme de 27 ans fut guéri dans l'espace d'un mois à l'aide de l'anthrakokali et du calomel, d'un vaste engorgement du coude droit, de tumeurs synoviales qui affectaient les genoux et les malléoles, ainsi que des concrétions tophacées répandues sur les jambes. Une fièvre rhumatismale chronique fut auparavant combattue par l'usage du nitre.

Les effets de l'anthrakokali sont beaucoup plus lents, mais tout aussi sûrs dans le rhumatisme chronique sans fièvre, où il n'y a que douleur sans tumeur.

Obs. VI. — Un homme de 18 ans avait, pendant plusieurs mois, inutilement employé les bains sulfureux de Bude et de Postyén, le vin du Colchique d'automne, l'huile de morue, etc., pour combattre des douleurs internes et continues qu'il ressentait dans les pieds, douleurs qui étaient exaspérées dans les variations atmosphériques. L'anthrakokali pur l'en guérit radicalement dans l'espace de deux mois.

Obs. VII. — Un homme de 56 ans, affecté depuis quinze ans d'une douleur rhumatismale, siégeant au bord alvéolaire de la mâchoire inférieure, avait en vain épuisé les traitemens variés de plusieurs médecins, pendant plusieurs années. Il fut soumis pendant un an à l'usage de l'anthrakokali. La douleur ne se fit ressentir qu'une seule fois l'année suivante, et à un degré si modéré qu'elle ne gênait ni la parole ni la mastication, fonction qui, dans les années précédentes, était accompagnée d'une telle exacerbation de douleur que plusieurs fois le malade avait failli en périr d'inanition.

On rencontre assez souvent le rhumatisme chronique compliqué d'exostoses syphilitiques des os longs. C'est donc à tort que l'on impute au virus vénérien toutes les douleurs des membres qui surviennent chez des individus affectés de syphilis constitutionnelle ; il est tout aussi erroné d'attribuer au mercure les douleurs, qui persistent quelquefois après la guérison des syphilides par un traitement mercuriel.

Obs. VIII. — Une fille publique portait dans la joue gauche une syphilide in-

tense et était à la fois tourmentée de vives douleurs ostéocopes. Elle fut traitée par le sublimé corrosif, d'après la méthode de Dzondi ; les douleurs cessèrent et l'éruption pâlit ; mais le traitement touchait à peine à sa fin que de nouvelles douleurs se firent ressentir dans les articulations. Elle fut soumise à l'usage de l'anthrakokali. Un abcès glanduleux se développa sur le côté droit du cou ; à peine était-il entré en suppuration, que les douleurs disparurent. L'abcès, ouvert par la lancette, était cicatrisé au bout de quatre jours, et la guérison générale ne tarda pas à être complète.

Obs. IX. — Un jeune teinturier, de 19 ans, eut les parties molles et dures du nez entièrement détruites par un ulcère syphilitique ; la voûte palatine fut aussi perforée ; d'autres ulcérations syphilitiques se manifestèrent encore à la commissure des lèvres et à la partie antérieure de la cuisse, accompagnées de douleurs ostéocopes. Le mal parut céder au traitement de Dzondi ; mais au bout de neuf mois une nouvelle syphilide envahit l'épaule gauche et disparut sous l'influence des astringens ; mais aussitôt elle fut remplacée par une arthrite du genou et par des tumeurs très douloureuses aux mains et dans les membres. Dans l'espace de deux mois, il fut complètement guéri par l'usage de l'anthrakokali.

Des faits pareils sont encore relatés dans la brochure de M. le docteur Polya. L'emploi de l'anthrakokali a toujours produit dans les tumeurs arthritiques, dans les rhumatismes chroniques, des changemens très avantageux ; mais il est vrai de dire que la guérison n'a pas été dans tous les cas radicale.

REMÈDES EXTERNES QUI PEUVENT ÊTRE EMPLOYÉS AVEC L'ANTHRAKOKALI.

En fait de remèdes externes, on ne doit employer, concuremment avec l'anthrakokali que ceux qui peuvent aider son action et qui peuvent contribuer à modifier l'économie. Ainsi, quand les ulcérations dartreuses sont tout à fait simples, il suffit de les couvrir d'un plumasseau de charpie. Des topiques astringens seront employés pour réprimer les chaires molles et fongueuses. On combattra la gangrène, si elle survient, avec l'acide empyreumatique pur ou étendu.

Tout autre topique dont l'emploi serait réellement avantageux contre les lésions *locales* doit être évité, quand ces affections sont entretenues par une diathèse générale, parce qu'alors le médecin serait privé d'un thermomètre utile pour conclure à la guérison de la maladie. Toutefois, quand la réaction générale est peu prononcée, les bains sont indiqués et ont, en effet, de très bons résultats.

Un des meilleurs caractères auxquels on puisse reconnaître si la préparation de l'anthrakokali est bien faite, c'est qu'elle soit presque entièrement soluble dans l'eau distillée (1) ; il faut donc faire l'expérience suivante : on prend 25 ou 50 centigrammes de la préparation et on les mêle à 30 ou 60 grammes d'eau distillée ; le mélange doit alors prendre et conserver une couleur brun-noirâtre. On laisse reposer cette solution, et si elle devient plus claire, si une poudre noire se précipite au fond du vase, alors la préparation est mal faite; même après avoir été filtrée cette solution doit conserver cette coloration noirâtre. Si l'anthrakokali est privé de ce caractère distinctif, il faut en chercher la cause ou dans le charbon de terre ou dans le mode de préparation. L'on voit des pharmaciens qui obtiennent de très mauvaises préparations, soit parce qu'ils se servent de la potasse caustique du commerce, soit parce qu'en employant de la potasse parfaitement convenable ils lui associent un charbon de terre de mauvais choix. Dans l'un et l'autre cas, la préparation échoue; bien plus, dit M. le docteur Polya, on en a obtenu de mauvais effets quand on l'a employé dans les engorgemens des ganglions lymphatiques ; on les a vus, en effet, entrer en suppuration dans des cas analogues à ceux où, par le secours d'une préparation convenable, on en obtenait la résolution complète.

M. le professeur Caventou a eu la bonté de faire lui-même la préparation sous mes yeux; mais le produit que nous avons obtenu ne jouissait pas de ces derniers caractères ; car une solution de cet anthrakokali laissait tomber une assez grande quantité de poudre noire, et, après l'avoir filtrée, presque tout le charbon restait dans le filtre, et le liquide obtenu était aqueux, ayant une teinte légèrement brunâtre et, du reste, les caractères d'une solution de potasse caustique.

M. le docteur Mandl a rapporté d'un voyage qu'il a fait dernièrement en Hongrie de l'anthrakokali, qu'il a obtenu de M. Polya lui-même. Cette préparation, mêlée avec de l'eau distillée dans les proportions indiquées ci-dessus, formait un liquide noir, dans lequel même, après un quart-d'heure de repos, il ne se montrait guère de dépôt, et qui, après avoir été filtré, n'a perdu que très peu de sa coloration, ne laissant qu'une petite quantité de poudre noire dans le filtre. Une gouttelette du liquide filtré, placée entre deux verres, et examinée sous le microscope, a fait voir des parcelles irrégulières, noirâtres, nageant dans le liquide, particules qui appartiennent probablement au charbon qui s'y trouve en suspension.

---

(1) Polya, Observationes de herpete, etc., p. 115.

Le charbon et la potasse se trouvent-ils en partie réunis à l'état de combinaison chimique ou à l'état de simple mélange ? Quelle que soit la réponse de la chimie à cette question, le seul fait important à constater pour le praticien, c'est une très grande solubilité de la préparation et dès lors son absorption plus facile, son introduction dans toute l'économie, pour en modifier les sécrétions, les nutritions morbides, les inflammations chroniques, par lesquelles se manifestent les maladies cutanées.

On aura plus de chances d'obtenir une préparation qui ait ces qualités si l'on choisit un charbon *très noir*, *très léger*, *bien porphyrisé* à plusieurs reprises, et que l'on aura soin de mêler avec la potasse immédiatement après la préparation de cette dernière, parce que les corps sont plus disposés à former de nouvelles combinaisons, immédiatement après les avoir dégagées d'autres ; en outre, la température, le degré de fluidité de la potasse caustique après sa préparation peuvent aussi contribuer à favoriser l'union.

Aujourd'hui, ou l'on s'en tient à l'apparence, ou l'on regarde chaque hypothèse, quelque bien fondée qu'elle soit, comme une entrave au progrès, ou l'on circonscrit avec exactitude les limites de chaque maladie, on s'étonnera d'entendre professer que des dartres peuvent se développer sous l'influence de la gale, maladie regardée par les dermatologues les plus célèbres comme une affection purement locale, qui ne doit jamais être traitée que par des topiques.

Les motifs sur lesquels ces savans et praticiens basent leur opinion sont :

1° Que la gale est produite par la transmission de l'acarus qui creuse son sillon, produit la vésicule, etc.

2° Qu'un grand nombre d'individus, qui ont été traités exclusivement par des topiques, ont été parfaitement guéris de la gale, sans avoir jamais eu ensuite d'autres affections cutanées.

Quant au premier point, on peut répondre : que le rôle de l'acarus dans la production de la gale, n'est point encore incontestablement démontré; toujours est-il qu'on trouvera un grand nombre de malades couverts de gale, sur lesquels l'observateur, aussi le plus exercé, ne pourra découvrir l'acarus; d'autres fois, on ne trouvera qu'un seul acarus sur des galeux porteurs de myriades de vésicules; bien plus, après la destruction de l'insecte, on voit les vésicules persister, se reproduire et suivre toutes les phases de leur évolution parfaite. L'on sait, du reste, que la

gale se développe spontanément chez les animaux dans certaines circonstances débilitantes. Donc il faut admettre que si l'acarus peut développer l'affection psorique locale, celle-ci, par sa prolongation, peut créer un état général, une diathèse si l'on veut, dont les effets persisteront après la destruction de l'acarus; de même que l'évolution de la gale peut se manifester spontanément sans la présence de l'acarus, et par le fait, sans doute, d'un état morbide général.

2° S'il est vrai que beaucoup d'individus affectés de gale en ont été guéris radicalement par le seul traitement local, c'est que dans ces cas la gale n'avait pas atteint un haut degré de développement, soit à cause de sa courte durée, soit à cause du défaut de l'activité de la peau chez des individus vigoureux exposés aux vicissitudes atmosphériques, à des travaux durs et pénibles et vivans dans des climats froids et humides; mais si un individu porte la gale plusieurs semaines, ou quelques mois, s'il a la peau impressionnable, s'il vit sous un climat, et au milieu d'occupations qui augmentent l'activité et la susceptibilité de la peau, le traitement tenté dans ces circonstances avec les seuls remèdes externes n'a en sa faveur ni les preuves de l'expérience, ni celles de la raison ; parce que dans ces cas la gale a cessé d'être une maladie purement locale, ce qui est prouvé par les lois incontestables de la pathologie, et par les observations les plus authentiques :

1° C'est une loi pathologique que l'organisme s'habitue aux sécrétions morbides et aux inflammations chroniques, et leur suppression subite a ordinairement tôt ou tard des suites fâcheuses; nous devons donc penser que pendant leur durée, quoique l'économie n'offre, du reste, presque rien d'anormal, elle est cependant modifiée, et la maladie après une certaine durée ne peut plus être considérée comme locale.

Ainsi la gale qui a duré quelques semaines et qui s'est développée sous des influences favorables aux maladies cutanées, est souvent accompagnée d'une inflammation assez vive de la peau, d'une sécrétion assez abondante, qui forme non seulement des vésicules, mais encore de larges pustules, qui se rompent, forment des croûtes, et se reproduisent pendant des semaines et des mois; la résorption s'opère toujours dans les parties affectées et rend la maladie de plus en plus générale.

2° Quelque limité que soit leur foyer primitif, les maladies contagieuses ont une singulière tendance à affecter toute l'économie; le point de départ de la syphilis, son foyer primitif, est bien plus restreint que celui de la gale, et pourtant voyez combien sont terribles les suites d'un chancre négligé. La variole inoculée produit souvent une éruption générale. La vaccine, qui ne dure que de huit à quatorze jours, change totalement les

dispositions de l'économie qui perd désormais sa susceptibilité à contracter telle maladie contagieuse.

Eh bien ! la gale qui est aussi une maladie contagieuse, et qui pour sa transmission n'exige pas même un contact si intime que la syphilis et la vaccine, pourquoi n'exercerait-elle pas aussi son influence sur toute la constitution, influence qui se manifeste d'ailleurs par des phénomènes consécutifs variables.

Si, d'un côté, le raisonnement nous fait rejeter l'opinion de ceux qui considèrent la *gale invétérée* comme une maladie purement locale, d'un autre côté l'expérience prouve invinciblement que, comme les autres maladies contagieuses, la gale aussi en se prolongeant a une tendance spéciale à affecter toute l'économie :

1° En effet, suivons la marche de la maladie : l'infection s'opère ordinairement sur une partie circonscrite, le plus souvent sur les mains, et à l'instant où l'éruption s'y manifeste, les démangeaisons sont déjà plus ou moins répandues sur tout le corps; des vésicules s'élèvent sur le ventre et sur les articulations dans le sens de leur flexion, sans que l'on puisse invoquer, dans bien des cas, sur ces parties, le contact des doigts, ou de l'acarus, que l'on ne trouve ordinairement qu'aux mains. Si la maladie n'est pas traitée, son invasion devient générale; si elle est traitée par des applications irritantes, il se produit des éruptions très rebelles; si elle est combattue par les remèdes même les plus doux, les démangeaisons n'en persistent pas moins pendant un temps plus ou moins long aussi après la disparition des vésicules.

Or, cette altération générale et profonde de l'inervation cutanée peut-elle être attribuée à une maladie toute locale? Et une maladie qui se caractérise par des éruptions morbides presque générales n'aurait-elle pas des racines plus profondes dans les humeurs, dans toute l'économie, enfin?

2° Voilà, en outre, ce que l'expérience répond et prouve : c'est que les sujets qui ont été porteurs d'une gale de longue durée, qui n'a été traitée que par des moyens externes, conservent une prédisposition qui fait récidiver à chaque printems, pendant de longues années, soit des démangeaisons simples, soit accompagnées par des éruptions vésiculeuses et papuleuses.

Les syphilides ordinairement ne sont point accompagnées ni suivies de semblables prurits, et si maintes fois nous avons rencontré des démangeaisons vives avec des syphilides, toujours nous avons pu constater que les individus avaient été anciennement affectés de la gale.

Sans nier donc l'influence de l'acarus, il reste prouvé pour nous :

1° Que la gale, après une certaine durée, tend à affecter toute l'économie, et dès-lors son traitement à cette époque doit être général, plus encore que local.

2° Que cette gale *invétérée* exerce une influence spéciale sur les maladies cutanées ultérieures, et, partant, leur traitement doit être modifié en conséquence, et on doit tenir un compte tout particulier de cette gale antécédente.

Mais revenons à l'anthrakokali : quoi qu'on ne puisse expliquer l'action de ce remède, et que son administration soit encore empirique, ses effets avantageux doivent le faire admettre dans la pratique. Il est important d'avoir une bonne préparation du remède pour répéter les expériences de M. le docteur Polya, et pour arriver aux mêmes résultats. Toutefois, on ne doit point regarder l'anthrakokali comme infaillible à lui seul; les maladies chroniques de la peau ont jeté de trop profondes racines dans l'économie; il faut donc aider l'action du médicament par un régime et par une hygiène bien entendus et continués pendant un temps assez long.

On trouvera dans l'ouvrage de M. le docteur Polya de plus amples détails sur toutes ces données et sur l'application heureuse de l'anthrakokali à quelques maladies spéciales.

Le talent d'observation de M. le docteur Polya, et la consciencieuse probité de ce savant praticien, sont des garans qui doivent engager les médecins à répéter ses expériences.

FIN.